

Les pièges de l'épargne, par HENRI CAZAL et PIERRE VAJDA. Un volume, 7¼ po. x 4⅝, broché, 123 pages — SEUIL, Paris, 1966

Jean Mehling

Volume 42, numéro 4, janvier–mars 1967

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1003430ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1003430ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

HEC Montréal

ISSN

0001-771X (imprimé)

1710-3991 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mehling, J. (1967). Compte rendu de [*Les pièges de l'épargne*, par HENRI CAZAL et PIERRE VAJDA. Un volume, 7¼ po. x 4⅝, broché, 123 pages — SEUIL, Paris, 1966]. *L'Actualité économique*, 42(4), 877–878. <https://doi.org/10.7202/1003430ar>

mal avec l'opinion très généralement répandue à l'effet que les États-Unis restent encore un pays très protectionniste.

Dans les autres chapitres, l'auteur montre les modifications de la demande à l'intérieur de l'économie américaine et les conséquences qu'elles comportent, les « faussetés » du libre-échange et l'effet des importations. Ces chapitres dans l'ensemble ne sont certainement pas plus convaincants que les premiers. L'auteur semble avoir découvert récemment le concept d'élasticité de la demande au prix et au revenu, si l'on considère les interminables pages qu'il consacre aux caractéristiques des biens de première nécessité par comparaison avec les autres. Avec quelques tableaux on aurait pu réduire considérablement l'ouvrage et le lecteur ne s'en porterait que mieux. Quant aux « faussetés » du libre-échange dont l'auteur se préoccupe, il s'agit en réalité des limites de la théorie classique de la spécialisation internationale. M. Strackbein ne semble pas comprendre qu'une spécialisation internationale puisse se concevoir aussi bien pour les produits manufacturés que pour les richesses naturelles ou les fruits tropicaux. L'économie américaine est sans aucun doute celle qui pourrait se rapprocher le plus de l'autarcie (les importations ne comptent-elles pas que pour 3 p.c. du P.N.B.) mais que M. Strackbein le veuille ou non, il en résulterait une baisse de son niveau de vie. Si l'économie américaine peut prétendre être si menacée par les importations, on conçoit facilement que tous les autres pays du monde occidental puissent en dire autant. Dans ces conditions, faut-il que tous les pays redeviennent protectionnistes ? Il n'est pas sûr que le monde s'en porterait mieux. Il est vrai que les nombreuses occupations de l'auteur ne lui ont guère laissé le temps d'approfondir la théorie économique. Il ne s'étonnerait pas, l'eût-il fait, que dans le développement de toute économie, certains secteurs disparaissent et d'autres les remplacent qui ne présentent pas nécessairement les mêmes caractéristiques.

M. Strackbein croit que l'une des causes de la « crise » qui guette l'économie américaine est « cette insistance contradictoire que l'on met à vouloir se diriger vers la libéralisation des échanges dans le commerce international alors que l'on abandonne le laissez-faire et le marché libre dans l'économie domestique » (p. 149). Faut-il alors, comme le souhaite M. Strackbein, retourner aux principes qui ont fait la force de l'économie américaine, c'est-à-dire rétablir le marché libre à l'intérieur mais empêcher son fonctionnement sur le plan international ? La contradiction n'en serait pas moins apparente et l'on comprendra que nous ayons tenu à formuler quelques réserves.

Bernard Bonin

Les pièges de l'épargne, par HENRI CAZAL et PIERRE VAJDA. Un volume, 7¼ po. x 45/8, broché, 123 pages. — SEUIL, Paris, 1966.

Il est très caractéristique de l'évolution des préoccupations en France que paraisse une sorte « d'ouvrage de poche » sur un sujet tel que celui de l'épargne.

Les éditeurs n'ont pas manqué d'attirer l'attention du « lecteur moyen » à qui, sans doute, s'adresse la collection dont dépendent *Les pièges de l'Épargne*, par des procédés douteux. Placer en sous-titres, sur la couverture, des incitations

à la lecture telles que « du bas de laine à la Bourse », « la belle épargne de la Belle Époque... doit-elle être regrettée » pourrait détourner, bien à tort, le lecteur peu désireux de perdre son temps en lectures du type « Veillées des chaumières ».

Qu'on ne s'y laisse donc pas prendre : le petit ouvrage de Cazal et Vajda est remarquable d'intelligence et de clarté, et les auteurs ne quittent jamais la stricte orthodoxie. Entendons par là que leur étude s'appuie sur une connaissance parfaite des mécanismes monétaires, et qu'ils savent ne jamais confondre simplification des raisonnements et rigueur des phénomènes économiques.

Les étudiants, et tous ceux qui, dans le monde des affaires, désirent rafraîchir leurs connaissances, les préciser, ou même résoudre des problèmes monétaires jugés par eux trop complexes, liront avec profit *Les pièges de l'Épargne*.

Fréquemment des tableaux synoptiques font le point sur des problèmes jamais assez médités. L'un des mérites essentiels des auteurs est d'admettre qu'on n'explique bien qu'à partir d'un vocabulaire précis ; tout devient ensuite relativement clair.

Retenons en particulier une exégèse satisfaisante de l'égalité $E = I$ sur laquelle se sont épuisés, en de savantes et incompréhensibles élucubrations, trop d'auteurs chevronnés.

Les pages consacrées à la « Machine à prêter » (tel est le titre du chapitre IV) devront évidemment être replacées par le lecteur canadien dans le cadre du système bancaire français. Il y a toujours grand risque à oublier que, sur ce point, la lecture des auteurs étrangers exige toujours une transposition.

Quant à la description — fort détaillée — de la notion même d'épargne, elle constitue peut-être la meilleure partie d'une étude dont nous ne saurions trop recommander la lecture.

Jean Mehling

Les avantages et les inconvénients économiques d'une population stationnaire, par JOSEPH STASSART. Un vol., 6¼ po. x 9¼, broché, 256 pages. — FACULTÉ DE DROIT, LIÈGE ET MARTINUS NIHOFF, La Haye, 1965.

Entre 1900 et 1941, sauf quelques exceptions telle la fin de la première guerre mondiale, le taux de natalité de la Belgique a baissé continuellement, passant de 29 pour mille à 12 pour mille. Après une montée entre 1942 et 1946, il s'est stabilisé à un taux de 17 pour mille. La stabilité du taux de mortalité depuis 1926 environ, si l'on excepte la deuxième guerre mondiale, a fait que le taux d'accroissement naturel de la population belge a suivi, tout au moins depuis cette époque, un mouvement à peu près identique à celui du taux de natalité. Depuis 1946, l'accroissement naturel de la population s'est effectué à un taux variant entre 4 et 6 pour mille. La première partie de l'ouvrage de M. Stassart est consacrée à ce phénomène.

À la suite du cri d'alarme que plusieurs ont jeté et des différentes suggestions qui ont été faites, l'auteur se propose, dans la suite de son étude, « d'apprécier